

Georges-Auguste Liomin : romancier et nouvelliste

Autor(en): **Schenk, Albert**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **38 (1933)**

PDF erstellt am: **29.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-684505>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Georges-Auguste Liomin

Romancier et nouvelliste

par ALBERT SCHENK, Berne

.....

Introduction

Assurément, vous n'êtes pas sans connaître le captivant roman du prince des stylistes français: *Le crime de Sylvestre Bonnard*, d'Anatole France. Sylvestre Bonnard, membre de l'Institut, c'est le savant à cheveux blancs qui, en la seule compagnie de son chat et de ses rêves, passe sa vie, une vie de quiétude et de charme, dans la cité des livres, sa bibliothèque. Pour le vieil érudit, il n'est pas de lecture plus attrayante que celle d'un catalogue, et quand, par faveur de la Providence, il rencontre le titre de l'ouvrage qu'il cherche depuis des années, il est secoué d'une émotion telle que sa main tremble, que ses yeux se voilent de larmes et que, ne pouvant plus parler, il pousse un grand cri.

Dès cet instant, le pauvre homme n'a plus de repos: le désir l'agite et le mène, le désir de voir, de feuilleter, de posséder le précieux bouquin. Vieillard caduc, il ira le chercher jusqu'au fond de la Sicile. Là, il aura la cruelle déception d'apprendre que le trésor qu'il poursuit va être mis aux enchères à Paris. Aussitôt Sylvestre Bonnard, poussé par la folie qui l'étreint et le fatigue, revient en hâte chez lui et, pour obtenir l'objet de sa passion, se ruinerait sans regret, si une âme charitable, enthousiasmée de la science du vieillard et touchée de son inquiétude n'acquiescât le manuscrit convoité pour le lui offrir gracieusement.

Je ne suis pas Sylvestre Bonnard et je n'ai pas eu sa chance; comme lui, cependant, j'ai éprouvé, ces deux dernières années, toutes les émotions et toutes les vicissitudes qu'éprouve le chasseur poursuivant un gibier rarissime et qui se dérobe constamment. C'est à propos des œuvres d'imagination de Georges-Auguste Liomin, l'homme étonnant dont nous parlions naguère¹⁾ et qui, tour à tour, fut enfant prodige, aumô-

¹⁾ *Actes de la Société jurassienne d'Emulation*, 1931, p. 79-95.

nier du régiment de Reinach, pasteur de la paroisse de Péry, patriote révolutionnaire, contrebandier, marchand de fer et, entre temps, homme de lettres.

En effet, Georges-Auguste Liomin est le premier littérateur en date du Jura bernois actuel et, à notre connaissance, l'unique romancier qu'ait produit l'ancienne Principauté épiscopale de Bâle.

Sois donc béni, Georges-Auguste Liomin!... Toutes proportions gardées, tu m'as valu les joies pures et les exaltations, les alarmes et les satisfactions sans mélange que ressentit Sylvestre Bonnard, l'héroïque explorateur de la cité des livres.

A la recherche des ouvrages de Liomin

J'ai dit dans mon étude sur *Un pasteur révolutionnaire de l'Erguël* que Georges-Auguste Liomin avait profité d'un séjour qu'il fit à Strasbourg en 1786 pour prendre à l'Université de cette ville ses licences doctorales en droit civil et canonique. Or, j'étais curieux de savoir quelle pouvait bien être la thèse soutenue par ce théologien s'aventurant dans le maquis des lois et de la procédure, et devenant «Doctor in utroque jure». Comme cette thèse n'était mentionnée dans aucune bibliographie à ma portée ni dans les catalogues d'aucune de nos bibliothèques suisses, je consultai par hasard un ouvrage qu'on ne consulte plus guère aujourd'hui, je veux parler de *Das gelehrte Frankreich* en trois volumes et deux suppléments que le publiciste J.-S. Ersch fit paraître à Hambourg de 1787 à 1806. Qui dira mon étonnement en y trouvant, non ce que je cherchais¹⁾, mais la liste à peu près complète de toutes les œuvres rendues publiques au XVIII^e siècle par les Liomin de Sonvilier, soit Georges-Louis, père de notre Georges-Auguste, Chrétien-Louis, son frère, et Théodore-Frédéric-Auguste, cousin de ceux-ci et incitateur des troubles de l'Erguël en 1791.

De cette liste, il ressortait que Georges-Auguste Liomin n'était pas seulement l'auteur du *Journal de la tournée* que le Prince-Évêque Frédéric de Wangen fit dans ses Etats en 1776 et de la *Succession chronologique des Princes-évêques de Bâle*, œuvres de journaliste et d'historien en herbe²⁾, mais qu'il était aussi l'auteur d'un roman et d'une nouvelle parfaitement igno-

¹⁾ Liomin (George-Auguste): *Dissertatio inauguralis juridica sistens theses miscellas ex jure civili canonico, quas... die XXVII julii 1786 solemniter defendet Georgius Augustus Liomin.* — Argentorati, typis J. H. Heitzii (s. d.) in-4^o, 8 p. — Bibliothèque nationale, Paris: 4^o F, Pièce 447.

²⁾ Actes 1931, p. 89 et s.

rés jusqu'aujourd'hui. Le pasteur Gorges-Auguste Liomin romancier et nouvelliste! Voilà qui était aussi intéressant que surprenant. D'autant plus que, à notre connaissance, l'ancienne principauté de Bâle n'a pas connu de littérateur au sens propre du mot, j'entends d'écrivain ayant cultivé les belles lettres françaises et fait œuvre de pure imagination ou de poésie pour amuser ses lecteurs¹⁾.

Quelles sont donc ces deux œuvres littéraires, les premières qui aient été écrites dans notre pays, par un pur Jurasien? Ersch les nomme²⁾:

Les deux solitaires des Alpes, ou Histoire des malheurs du Comte et du Chevalier de Malmore, par M. L. Lausanne 1791, 2 vol. in-12.

La Bergère d'Aranville, Neuchâtel 1792, in-8.

Il semble ainsi que ces deux ouvrages ont paru anonymes. Pour quelles raisons le bibliographe allemand les attribue-t-il à Georges-Auguste Liomin? Il nous le déclare loyalement: ses renseignements, il les tient de M. Haller, alors pasteur à Berne et bonne connaissance des Liomin, nous le savons par leur journal manuscrit³⁾. Il nous dit encore que Georges-Auguste (appelé par erreur *Louis-Auguste*) est «pasteur à Péri en Erguël, près de Bienne, originaire de Sonvillier, né à Corgémont en 175...» (en réalité 1763) et que l'histoire des *Deux solitaires* est «en grande partie l'histoire de l'auteur et de son frère, aussi pasteur à Péri, mort il y a quelques années⁴⁾».

Donc, aucun doute possible: les deux, ou plutôt les trois volumes de Liomin existent ou, à tout le moins, ont existé. Mais où les découvrir? C'est ici que commencèrent les difficultés. Je consulte successivement les catalogues des bibliothèques de Berne, où vécut le pasteur Haller, informateur d'Ersch, de Lausanne et de Neuchâtel, où les livres ont été édités... En vain... Je passe à Bienne, où demeura l'auteur, à Bâle, où il fit ses études de théologie, à Porrentruy, où son cousin Frédéric-Louis fut préfet sous le régime français... Toujours en vain.

¹⁾ Blaise Hory, le pasteur poète de Gléresse, était Neuchâtelois; Pierre Mathieu et son école à Porrentruy appartiennent à la France; le *Cléobule*, du pasteur Th. Frêne ne semble pas être un roman; celui de Mme Morel, femme du doyen de Corgémont, *Louise et Albert ou le danger d'être exigeant* ne parut qu'en 1803.

²⁾ Ersch, Premier supplément 1802, p. 290; tome III, p. 457.

³⁾ Ibid. Tome III, p. 461 et *Actes* 1931, p. 80.

⁴⁾ D'après les «corrections» données à la fin du III^e vol. de sa *France littéraire*, Ersch avait reçu ses informations en 1798 et la *Bergère d'Aranville* coûtait 30 sols.

Mon désir de connaître ces bouquins et en particulier les *Deux solitaires*, augmente avec l'insuccès de mes recherches. C'est que, à en croire Ersch — et pourquoi ne pas le croire? — Liomin, dans son roman, nous donne, en partie, le récit de sa vie et de celle de son frère. Par conséquent ce doit être une histoire du crû, si nous pouvons dire, située sans doute dans le cadre d'un de nos villages jurassiens. Or, à notre connaissance, de ces histoires-là, avec les descriptions des milieux et des personnages qu'elles comportent, nous n'en avons aucune dont l'action se déroule avant 1789 dans la principauté de Bâle.

Nouveau Sylvestre Bonnard, je vais donc fouiller les bibliothèques publiques de Fribourg, de Genève, d'Aarau, de Zurich, de Lucerne, d'ailleurs encore... Pas une ne possède les volumes que je cherche. Comment expliquer cela? A coup sûr, la Révolution française et ses répercussions dans notre pays ont détourné complètement les esprits des belles lettres et des arts. 1791 et 1792! On avait d'autres préoccupations alors que celle de conserver à la postérité les œuvres d'imagination du pasteur Georges-Auguste Liomin de Péry en Erguël!

Il va sans dire que, à ce propos et entre temps, j'écrivais de droite et de gauche et je harcelais de mes questions toutes celles de mes connaissances que je jugeais susceptibles de me renseigner... Personne jamais n'avait appris qu'un Liomin eût été romancier et nouvelliste, pas même notre ami Amweg, l'érudit auteur de la volumineuse *Bibliographie du Jura bernois*. A cette occasion, nous avons constaté — et le fait est regrettable infiniment — que les collections de livres qui, de toute évidence, avaient été formées par les citoyens distingués et les hommes de science qui honorèrent le Jura au XVIII^e siècle, les Morel, les Frêne, les Heilmann, les Billieux, les Imer, les abbés de Bellelay, les Liomin eux-mêmes, ont toutes été dispersées ou détruites, plus par négligence, nous voulons le croire, que par manque de piété ou d'intérêt.

En désespoir de cause, je fis circuler dans les bibliothèques d'Allemagne une fiche contenant mes desiderata et, patiemment, je continuai mes investigations chez les bouquinistes et dans les bibliographies suisses et françaises. Ce faisant, j'eus la petite satisfaction de constater que Quérard: *La France littéraire* (Paris, 1826-1842), parmi les ouvrages des Liomin, énumère *Les deux solitaires* et la *Bergère d'Aranville*. Mais, comme je pouvais m'y attendre, ces titres et les notices qui les accompagnent ont été traduits de la compilation d'Ersch... avec quelques bévues en plus. Ainsi, pour n'en citer qu'une, Quérard affirme que la «Bergère d'Aranville» portait primitivement

le titre «La Bergère des Alpes». L'ouvrage de Liomin aurait donc eu deux éditions? Ce n'est pas le cas, et ne pouvait pas l'être, Nous le verrons plus tard¹).

Enfin, après des mois de recherches, de tribulations et d'attente, j'appris que la *Bergère*, à défaut des *Deux solitaires*, dormait depuis plus d'un siècle sans doute, sur un des rayons de la Bibliothèque universitaire de Bonn en Prusse. Vous dire ma joie est franchement impossible. Je demandai tout de suite qu'on réveillât en ma faveur la nouvelle Belle au bois dormant, et comme, selon le dicton, un bonheur ne vient jamais seul, on m'annonçait vers la même heure que les *Deux solitaires* étaient en vente chez un antiquaire de Genève. J'écrivis sur le champ pour, à tout prix, avoir l'ouvrage. Hélas, il était vendu! Que faire? Je m'adressai au libraire, M. Jullien, qui voulut bien m'informer que le volume avait été acquis par Mme la vicomtesse de Longeville, en séjour à Lausanne. Nouvelle lettre, à la noble dame cette fois, et nouvelle attente. La réponse arriva... de Bâle: patience, dès que M^{me} de Longeville serait remise de maladie et retournée en France, elle satisferait avec plaisir à mon vœu.

Cependant, sur ces entrefaites, le docteur Ceppi, de Porrentruy, le plus averti des médecins historiens, me dit un jour:

— Avez-vous consulté la bibliothèque de La Chaux-de-Fonds? On y trouve parfois des choses rares. Vous comprenez, l'horloger des Montagnes aimait lire et tenait à s'instruire, et surtout, il avait le respect des livres, comme en témoigne Lamartine déjà. Il n'y a pas de catalogue imprimé, je crois; essayez d'écrire...

Je le fis et quelques jours après, ô bonheur! l'obligeant bibliothécaire, M. Vuille, m'avisait que le volume rare et rarissime, les *Deux solitaires*, par M. L., était dans sa collection, mais... en lecture pour le moment! Il n'y avait donc pas que moi qui montrasse de l'intérêt à l'œuvre de Liomin?... La vie a de ces surprises!...

Mes persévérantes recherches et mes démarches obstinées avaient duré deux ans quand, en même temps, je reçus de Bonn la *Bergère d'Aranville* et de France et des Montagnes neuchâteloises, les *Deux Solitaires*. Vraiment, c'était de la chance!...

¹) Quérard et Barbier: *Supercherries littéraires dévoilées*, 1845-1856, art. *Liomin*, reproduisent simplement les lignes erronées de Quérard.

Les œuvres d'imagination de Georges-Auguste Liomin

Voyons maintenant ce que sont les œuvres de belle littérature que Georges-Auguste Liomin offrit à ses contemporains et dont ceux-ci semblent avoir fait si peu de cas... L'ingratitude envers les poètes est un mal de tous les siècles et de tous les peuples.

Cependant nous devons dire, après avoir pris connaissance des deux ouvrages de notre écrivain, qu'on pouvait attendre de lui autre chose. Non quelque chose de mieux, mais autre chose. Nous nous bercions de l'espoir que Liomin, pasteur de Péry, en relations quotidiennes avec ses paroissiens, dont il voit les qualités et les travers, vicaire de l'Erguël et bon connaisseur du pays qui l'a vu naître, citoyen mêlé aux ardentes luttes politiques de son époque, homme du monde, observateur et philosophe, Liomin, disons-nous, nous donnerait dans son roman ou sa nouvelle une histoire plus ou moins réaliste, pittoresque, puisée dans la vie, et rendue intéressante et précieuse plus par la scène et les décors où s'agitent ses personnages que par la trame de la pièce.

Il nous a fallu déchanter: Liomin est de son temps; les aventures et la vie conventionnelle et sentimentale de ses héros sont, pour lui, plus importantes que tout le reste: la «Bergère d'Aranville» est une pastorale imitée de Florian; les «Deux solitaires», un roman qu'on pourrait croire traduit de l'auteur de *Clarisse Harlowe* ou imité du *Comte de Comminge*, de M^{me} de Tencin, dont on avait justement réédité les œuvres (en 1787). Bien entendu, cela ne signifie point que les deux ouvrages sont sans valeur. Loin de là. Cependant, s'ils étaient jurassiens ou suisses d'inspiration ou de cadre, il est naturel que d'emblée ils nous toucheraient davantage. Ce défaut, si c'en est un, explique peut-être aussi pourquoi les romans de Liomin sont tombés dans un oubli profond et sont à peu près introuvables aujourd'hui.

Les Deux Solitaires des Alpes

En tête de son journal manuscrit¹⁾, Georges-Auguste Liomin a mis une note dans laquelle il assure que sa famille «établie actuellement à Sonvillier... n'en est pas originaire suivant d'anciennes traditions». Les Liomin descendraient soit

¹⁾ *Actes* 1931, p. 80 et s.

de la famille anglaise des Lymlai, soit des anciens seigneurs de Liman, dans le Brabant. «De pareilles étymologies, remarque l'auteur avec discernement, sont incertaines et douteuses». Mais cédant à la vanité générale qui nous pousse à croire que, sinon par nous-mêmes, du moins par nos ascendants, nous sommes plus «distingués» que ne le laisse supposer notre condition présente, Liomin se corrige aussitôt: «Il suffira d'ajouter qu'il paroît que la Suisse n'est pas originairement notre patrie, ni Liomin notre véritable nom».

Evidemment, Liomin se trompe comme se trompent la plupart des protestants jurassiens ou neuchâtelais qui prétendent descendre de réfugiés français. Les Liomin de Sonvilier sont autochtones ou plutôt étaient autochtones, puisque, si nous sommes bien informé, leur famille n'a plus de représentant mâle dans le Jura¹).

Quoi qu'il en soit, c'est sur l'idée que sa famille était d'illustre origine que Liomin bâtit le roman en deux parties qu'il écrivit après la mort de son frère Chrétien-Louis (1789) auquel il était tendrement uni. Voici la première page de ce roman:

LES DEUX
S O L I T A I R E S
D E S A L P E S

ou

Histoires des malheurs
du Comte et du Chevalier
de Malmoré
par M. L***

*Utinam ex vobis unus, vestrique fuissim,
Aut custos gregis, aut maturae vinitor uvae. Virg.*

(Vignette: Gerbe et faucille)

A LAUSANNE
chez François Lacombe, Libraire, au Café littéraire.

M. DCC. XCI

¹) *Liomin*, qu'on prononce avec un o fermé (au); est certainement l'aphérèse de *Guillaumin*, comme Colas, de Nicolas, Bastien, de Sébastien, Toinette, d'Antoinette. *Guillaumin* est lui-même un diminutif de Guillaume (du germanique *Willihelm*, protecteur) qu'on a prononcé Gwillelme, Gwillaume, Ouilliam (William). *Guillaume* est le nom propre de personne qui, chez les Burgondes du Jura, fut le plus populaire; preuve en soit ses nombreux dérivés devenus noms de famille dans nos montagnes:

Le titre du roman¹⁾ et le nom des héros nous apprennent sans autre que nous avons affaire à une œuvre d'imagination composée sous l'influence de la sentimentalité de l'école de Rousseau et des romans anglais, alors — comme aujourd'hui encore — beaucoup lus dans le pays où sera fondée la *Bibliothèque britannique*, mère de la défunte *Bibliothèque universelle* de Genève. En effet, les deux récits sont un tissu d'amours exaltées et d'actes fatals, de maladies incurables et de regrets, de persécutions et de duels comme les aimaient les cœurs sensibles de la seconde moitié du XVIII^e siècle...

Lassé de Paris, sa patrie, le narrateur a fui «une ville où la nature est toujours masquée sous les efforts de l'art et dont les habitants se ressemblent tous, parce qu'ils ont les mêmes préjugés». Il vient se réfugier dans les Alpes où «existoit encore une classe de ces hommes que les passions n'ont pas fait dégénérer». Après avoir franchi «le mont Jura, barrière de la liberté», et passé «sous ce fameux rocher, qui forme une voûte d'une seule pierre, ouvrage, non des Romains, comme on le croyait, mais de la nature²⁾», il arrive au sommet d'une montagne (le Chasseral), «et là un nouveau spectacle plus magnifique encore, frappa mes regards étonnés... Dominant une étendue immense, mon œil errant se promenoit avec délices sur le pays que j'allois parcourir».

A mes pieds étoit un vaste bassin d'une eau limpide qui reflétoit dans ses ondulations les brillans rayons du soleil: à son centre s'élevoit l'isle de St-Pierre: je reconnus la demeure du sensible citoyen de Genève; et, en accordant un soupir à la mémoire de Jean Jaques, je pensai que ce séjour avoit mérité ses regrets... Sur ma droite se perdoit dans le loin-

Wuillaume, Willemin, Vuilleumier, Vuille, Wille, Guye, Guyot; Gilomen, Gilam, etc. Cf. *Actes* 1921, p. 20.

Les armoiries des Liomin n'ont, cela va sans dire, aucune parenté avec celles des Lymlai ou des Liman: elles sont parlantes et d'origine récente: Coupé d'azur et d'or, chargé de deux mains tenant un lys d'argent. (LYS AUX MAINS). C'est le père de Georges-Auguste, dont l'aïeul Josué était paysan à Sonvilier, qui avait commandé ce cachet au graveur Courvoisier, son parent de La Chaux-de-Fonds. (*Journal de Georges-Louis L.*)

¹⁾ Petit vol. in-12, proprement imprimé. L'ouvrage, qui n'a ni dédicace ni préface, se compose de deux parties avec pagination spéciale (118 p. 184 p.) La première est consacrée à la biographie romancée du Comte de Malmore (lisez: Chrétien-Louis Liomin), la seconde à celle du Chevalier de Malmore (l'auteur lui-même).

L'exemplaire de La Chaux-de-Fonds porte le nom d'un autre éditeur que celui de Lausanne:

A Berne, chez Emanuel Haller libraire. Caractères, pagination, coquilles mêmes, tout concorde. Il faut donc admettre que, pour assurer à son roman toutes les chances d'être connu, Liomin s'était attaché deux éditeurs, l'un dans la partie française, l'autre dans la partie allemande de la Suisse.

²⁾ Evidemment Pierre-Pertuis. C'est bien la première fois, je pense, qu'un auteur prétend que la «pierre» a été percée par la nature et non par les hommes.

tain ce lac de Genève, dont les bords sont ornés des plus délicieuses habitations; sur ma gauche, le Rhin recevoit le tribut d'une partie des rivières de l'Helvétie, lesquelles, après avoir coulé au fond de ses vallons, vont s'y perdre avec bruit; devant moi, plusieurs villes et une multitude de hameaux sembloient annoncer le séjour du bonheur.

On le voit, cette description «simplifiée» faite par un écrivain qui, pour la cause, se dit Français de nationalité, a été évidemment écrite pour les Français qui, par Rousseau et ses œuvres, connaissaient l'île de St-Pierre, le lac de Genève et les vallons de l'Helvétie. Du haut du Chasseral, le voyageur ne pouvait voir ni le Léman et ses «délicieuses habitations» ni le Rhin. Encore moins pouvait-il entendre les affluents du grand fleuve s'y «perdre avec bruit». Tous les tableaux que Liomin nous dépeindra dans son roman sont entachés de cet indéfini et de ce vague dans les termes. C'est comme s'il avait la pudeur du détail précis et pittoresque et, en cela, il est de l'école classique. Concédonsons pourtant que le style de ce provincial ne manque ni de verve ni d'élégance, ni même de noblesse.

La description des Alpes n'est pas plus originale ni plus exacte que celle du mont Jura.

Ce tableau... étoit terminé par ces montagnes de glaces où tendoient mes pas; la terre s'y mesuroit avec le ciel. Entassées au hasard, leurs cimes éblouissantes, confondues avec les nuages, ne pouvoient qu'à peine en être distinguées... Mon but étoit de trouver un séjour où l'art fût ignoré et le luxe inconnu. J'arrive enfin au pied des Alpes; j'entre dans un agréable vallon; d'un côté la pointe de diamant sembloit le menacer de sa cime glacée; des trois autres il étoit ceint de montagnes moins élevées et couronné des plus beaux pins; une petite rivière arrosoit ce canton.

Quel vallon des Alpes Liomin décrit-il? Bien avisé qui le dira. Cela peut être la vallée de Lauterbrunnen qu'il venait d'avoir parcourue¹); mais, à part la «pointe de diamant», cela peut être aussi le vallon de Péry...

Les maisons du seul hameau de ce vallon annonçoient la médiocrité; les habitans, quoique pauvres, ne paroissoient pas malheureux; la sérénité étoit peinte sur le front de ces paysans, occupés à la moisson autour de leurs chaumières.

«Hameaux», «vallon», «médiocrité», «sérénité», «chaumière»,... comme nous pourrions nous en convaincre encore, Liomin, par son vocabulaire et l'allure de sa narration, rappelle Bernardin de Saint-Pierre dont la touchante églogue *Paul et Virginie* venait de paraître (1787) et avait eu un effet immense.

¹) V. son Journal, 1790 (juin).

Au demeurant, les quelques lignes qu'il consacre à la description de ce hameau peuvent s'appliquer avec autant de justesse à un village de la principauté de Bâle, puisqu'aussi bien dans les vallées des Alpes on ne fait guère «la moisson». Il semble bien que, si l'écrivain jurassien relègue ses «solitaires» dans un coin des Alpes, c'est que Rousseau avait célébré et mis à la mode les Alpes, et non le Jura. Et ce qui suit se comprend encore aisément pour qui connaît Péry et son presbytère.

Un vieillard apprend au voyageur en quête d'un logis qu'il n'y a pas d'auberge dans le hameau, mais qu'un «grand seigneur» habite depuis quelques années une assez jolie maison, avec «un jardin très-cultivé» (entendez la cure de Péry, qui avait été refaite et dont le toit de bardeaux avait disparu, remplacé par de la tuile¹). Ce seigneur «est bon et honnête; il aime les paysans, il fait du bien à tous; malheureusement il est malade... oh, monsieur, combien nous le regrettons!»

Le malade qu'on plaint au village, c'est le frère de l'auteur, Chrétien-Louis Liomin, pasteur de Péry depuis 1784 et qui devait mourir en 1789, âgé de moins de trente ans²). Il venait d'épouser Marianne Jaquet, fille de Jacob, maître teinturier à St-Imier, de la famille dite «du Pont», et c'est la jeune femme qui reçoit l'étranger :

Conduit sans cérémonie dans une salle basse meublée avec goût, mais avec simplicité... je vis entrer une jeune personne d'environ dix-huit ans, dont la négligence de l'habillement me fit soupçonner qu'elle étoit mariée. Combien elle l'emportoit sur toutes les beautés de notre capitale! (Paris). Il suffisoit de la voir pour être saisi d'admiration et de respect; aisée dans son maintien, son langage annonçoit une naissance distinguée; ses beaux yeux bleux étoient remplis d'une douce langueur, répandue également sur sa physionomie.

Elle invite gentiment l'hôte inattendu à souper³) avec eux, bien que son mari soit souffrant.

Placés loin du monde, c'est pour nous une fête lorsque le hasard amène quelque étranger chez nous.

Et elle l'introduit auprès du malade.

Quoique altérés par la maladie, ses traits avoient quelque chose de noble et de frappant: des yeux vifs et à fleur de tête (c'est bien cela, d'après le portrait qu'on possède de Chrétien-Louis) sembloient montrer une belle âme... On ne pouvoit le voir sans éprouver le plus vif intérêt.

1) La paroisse a résolu de faire couvrir la cure de tuiles. J'ai promis d'en donner 1000 en présent. Il en a fallu 3000 et 10,000 clavins. (Journal de Georges-Auguste Liomin).

2) Enterré dans l'église de Péry, à côté de son père Georges-Louis.

3) Marianne est de sa province et ne dit pas «à dîner».

Le malade s'exprime avec «cette noble simplicité que donne l'usage du grand monde»¹⁾).

Le hasard me favorise, dit-il, en conduisant chez moi un cœur qui semble vouloir compatir aux peines que j'endure; vous n'êtes que dans l'humble demeure d'un homme abandonné du monde et qui l'a lui-même abandonné... Mais mon amie, la tendre amie qui seule a semé quelques fleurs sur ma malheureuse existence, cherchera à vous rendre ma chaudière supportable. En disant ces mots, il serroit tendrement la main de son épouse qui cherchoit vainement à cacher ses larmes.

Le ton et le style de ces confidences ne doit point surprendre: c'est dans la manière de Rousseau et de Bernardin de St-Pierre. Ce qui surprend, en revanche, c'est que Chrétien-Louis parle ainsi de sa vie et de sa jeunesse. Un mal terrible le minait, il est vrai, mais un mal qui, jusqu'à la fin, laisse au patient l'espoir de la guérison (la phtisie). Il avait eu l'existence facile, intéressante, heureuse en somme, dans le presbytère de son père Georges-Louis. Les Liomin étaient parmi les familles les plus considérées de l'Erguël et de leur temps²⁾. Mais il est fort probable que, sous l'influence des séjours que tous les deux avaient faits en France et où ils avaient été reçus, de par leurs fonctions et leur éducation, dans la meilleure société, les fils Liomin étaient quelque peu mécontents de leur fortune et de leur sort.

Ces gens, continue le narrateur, ne sont pas nés pour le séjour qu'ils habitent; ce lieu sauvage peut renfermer des habitants qui se soient (sic) fait un devoir d'une hospitalité généreuse; mais cette noble franchise, cette politesse, fruit d'une éducation distinguée, décelent un illustre malheureux.

Il faut dire encore ceci: depuis que Mac Pherson, vers 1760, avait fait connaître à l'Europe la sombre et nuageuse poésie d'Ossian, la société française s'était engouée de mélancolie et de clairs de lune: il était de bon ton de se livrer à la tristesse et de rechercher la solitude, d'avoir la larme facile et de s'estimer malheureux, avec ou sans mystère. Georges-Auguste Liomin n'échappe pas à cette influence qui se manifestera avec éclat dans les romans de Châteaubriand et de Sénan-

¹⁾ Chrétien-Louis Liomin avait été nommé ministre de camp au régiment de Schönau le 8 février 1781 (non le 11 mars, comme le note C. Folletête dans son *Histoire du Régiment du Prince-évêque de Bâle*, p. 162). Il fut aumônier jusqu'au 4 novembre 1784, date à laquelle il devint pasteur à Péry en succédant à son père, et c'est son frère Georges-Auguste qui prit sa place au régiment (plus tard: de Reinach), du 14 février 1786 au 7 octobre 1789. Il y a donc eu deux Liomin ministres de camp au régiment jurassien, et non pas seulement un seul, comme le croit Folletête. V. *Actes* 1931, p. 90.

²⁾ *Actes* 1931, p. 79 et s.

court. C'est pour émouvoir le cœur «sensible» de ses lecteurs que, mêlant l'invention à la réalité et brodant sur les aventures de ses connaissances et de ses camarades de régiment, il fait de son frère un «illustre malheureux».

Les aventures du comte de Malmore

(Chrétien-Louis Liomin)

Le malade de Liomin est «illustre» parce que, ainsi qu'il le raconte complaisamment à l'étranger assis près de son lit, il «sort d'une famille écossaise aussi distinguée (l'auteur a décidé un faible pour l'épithète «distingué») par un nom illustre que par son attachement à des rois trop malheureux», (les Stuarts). Partisan de Jacques II et proscrit de l'Angleterre avec lui, le père de «l'illustre malheureux» se réfugia en France, où il prit du service et devint amoureux de la jeune comtesse de Verteuil. Les parents de celle-ci se refusant à donner leur consentement au mariage, les deux amants s'enfuirent en Suisse; ils y furent unis et prirent le nom de *Malmore*, d'une des terres que le mari possédait jadis en Ecosse. Le comte de Verteuil, exaspéré de la conduite de sa fille, la renia.

Avec la vertu la plus pure, mon père se trouvoit donc réduit au sort que mérite le crime... Proscrit en Angleterre par sa naissance, proscrit en France par son enlèvement, la plus douce et la dernière consolation d'un homme sensible lui étoit refusée: il n'osoit prononcer ni son nom ni celui de sa patrie.

Voilà, expliquée de façon romanesque, l'origine des Liomin-Malmore établis en Erguël! Il est regrettable, vraiment, que vers cette même époque, Josué Liomin, ancêtre de nos pasteurs, était simple paysan à Sonvilier!

Comme dans la cure de Péry, le père des Malmore veille seul à l'éducation des deux fils qu'il a eus de sa femme. Sur son lit de mort seulement, il leur révèle «qu'un sang illustre coule dans leurs veines» et qu'ils comptent un roi au nombre de leurs aïeux!

L'adversité est inséparable de notre famille, dit-il; elle vous poursuivra, mais apprenez à la vaincre... Vous voilà seuls, abandonnés à la nature... Puissiez-vous être moins malheureux que moi!...

A dix-huit ans, continue le malade, je pris le parti des armes (Chrétien-Louis avait, en effet, eu cette intention avant de se consacrer à la théologie). M. le comte de W*** (lisez: Waldner, bonne connaissance du père des Liomin), colonel, (du régiment Waldner-Suisse¹), mort depuis

¹) Mort en 1783. Tout ce que Liomin dit de lui est conforme à la réalité. V. *Amweg*: «Les Ex-libris de l'ancien évêché de Bâle» Neuchâtel, 1932, p. 57.

peu, lieutenant-général, ancien ami de mon père, m'accorda une place dans son régiment...

Le héros de Liomin quitte donc la Principauté et la Suisse et n'y reviendra que pour mourir. Jeune lieutenant de peu de jugement, il se précipite dans nombre d'aventures plus ou moins folles, toujours tragiques. Sa vie est un tableau qui paraît véridique de l'existence et de la légèreté de mœurs des officiers suisses au service de France: intrigues, bonnes fortunes, querelles, duels, prouesses, se suivent et se ressemblent. Georges-Auguste, par ses fonctions de ministre de camp, devait bien connaître les principes et la conduite de ses compatriotes mercenaires qui «font consister l'honneur dans le plaisir de porter le trouble dans les familles et le fer dans le cœur de son meilleur ami». Tout pasteur qu'il est, l'auteur ne cense pas leur conduite; sans l'approuver, il l'excuse tacitement par les conditions dans lesquelles vivent ses camarades de service, par le caractère et l'exemple que leur donne la prétentieuse petite noblesse qu'ils fréquentent dans les villes de leur garnison et qui, d'ailleurs, n'est pas sans en imposer à notre Jurassien. Le lecteur a la forte impression que les récits de Liomin ont été vécus, sinon par son frère ou par lui, assurément par leurs amis, en particulier par l'un ou l'autre des membres de la famille des comtes de Hallwyl, comme nous le verrons encore. L'auteur enchaîne ces récits d'adroite façon, enjolive agréablement et conte son histoire d'une plume alerte, propre et toujours élégante.

Chrétien-Louis, qu'il décrit selon nature, était «grand, bien fait, vif, pétulant, léger dans ses propos, téméraire, de figure intéressante». Il fait sa première et fatale conquête à La Rochelle. Déguisé en domino, il s'introduit nuitamment chez M^{lle} de S. en escaladant des murailles. Suivi par ses jeunes camarades intrigués, il est découvert. On rit de l'aventure, mais le neveu du colonel Waldner, dont la dulcinée demeure dans la même maison, se persuade qu'il a été trahi par son ami le plus intime. Il provoque Malmore sans autres explications et les deux étourdis risquent de se tuer. Ils se réconcilient après des éclaircissements qu'ils eussent bien fait de se donner avant le duel, car notre lieutenant en emportera une blessure inguérissable¹⁾.

Peu de temps après, le gouvernement français ayant décidé de

¹⁾ Le comte Jean-Abraham de Hallwyl (1746-1779) a eu exactement cette aventure. V. «Franziska Romana von Hallwil», de Steinfels-Fröhlich, Zurich 1931, p. 14.

soutenir la cause des treize Etats-Unis d'Amérique dont la France vouloit assurer la liberté, nous reçûmes l'ordre de nous embarquer et c'est sur cette rive étrangère qu'a été forgée la longue chaîne de malheurs qui ont flétri ma jeunesse et hâté l'heure de ma mort.

Ici encore Liomin attribue à son frère les aventures d'un comte de Hallwyl, aventures qu'il connaissait par ouï-dire: ce sont celles de l'infortuné Rupert que l'inimitié de son colonel poussa à la folie¹).

Le nouveau chef du comte de Malmore transporté en Amérique (Liomin n'en fait aucune description, — et pour cause! —) est un caractère «dur et féroce, vil et rampant devant ses supérieurs, implacable dans ses vengeances». Pour comble d'infortune, il se trouve qu'il est le propre oncle du jeune Malmore. Craignant que celui-ci ne lui réclame un jour la part d'héritage qui devrait lui revenir du côté maternel, l'homme cruel veut le perdre en l'accusant d'avoir assassiné un camarade mystérieusement tombé dans un duel. Cependant Malmore est fait prisonnier par les Anglais et doit être renvoyé en Europe parce que Suisse:

Tu n'es pas François, lui déclare le généreux colonel ennemi, tu es de cette république dont nous estimons les habitants, parce qu'ils sont justes, francs et loyaux comme nous...

Ames sensibles, s'écrie alors ce nouveau de Saint-Preux, âmes sensibles qui avez éprouvé l'infortune, concevez l'horreur de ma situation! Si je rejoins mon corps (l'armée française), des fers m'attendent, moi qui ai toujours fidèlement suivi les lois de l'honneur! Si je fuis, l'ignominie reste attachée à mon nom sans pouvoir me défendre ni me venger!... Il me reste une ressource: servir les Anglais, ces Anglais qui ont proscrit ma famille... J'aurois voulu m'ensevelir au centre de la terre.

Vaincu par le destin, Chrétien-Louis, autrement dit Malmore, se décide donc à rentrer au pays. Avec le secours de ses ennemis d'hier, il débarque «dans cette isle où j'aurois dû naître» et va voir l'Ecosse, la terre de ses ancêtres; il pénètre même dans le château de son père et y voit la galerie de ses aïeux. Le spoliateur des biens de sa famille le reçoit fort mal. Désespéré de sa visite, il s'en va trouver un vieil ami de son père et cet ami, équitable et clément, lui remet une cassette contenant douze mille livres sterlings, part d'héritage qu'il sauva jadis pour les Malmore. C'est une fortune: le jeune homme peut rentrer en Suisse.

Mais de nouvelles infortunes l'attendent: le bateau qui le porte est pris par les Français devant Gibraltar; conduit à

¹) Ibid. p. 10. Sur les relations des Liomin avec les Hallwyl, voir plus loin, p. 60.

La Rochelle, le malheureux est reconnu et dénoncé à la police comme séducteur de M^{lle} de S. C'est la prison. On l'enferme dans la forteresse de Ham, en Picardie, celle-là même qui, cinquante ans plus tard, devait devenir célèbre par la captivité de Louis-Napoléon. Dans ses voyages comme aumônier de troupes suisses, Liomin a certainement visité Ham: contre son habitude, il s'attarde à décrire la Bastille picarde et le fait avec tant d'exactitude et de clarté que le lecteur comprend aisément l'évasion, fort compliquée, du jeune officier. Il s'en échappe après deux ans de cruelles souffrances, grâce à l'ingéniosité de son frère qu'il a trouvé moyen de prévenir. Il revient donc en Suisse, et s'y marie avec Marianne, mais doit constater bientôt que ses jours sont comptés; il mourra des suites du coup d'épée qu'il a reçu dans son premier duel: la pointe de l'arme s'était cassée dans la blessure et y était restée.

Histoire du Chevalier de Malmore

(Georges-Auguste Liomin)

A l'instant précis où le malade achève le récit de ses infortunes, la porte s'ouvre et le chevalier de Malmore, son frère (l'auteur lui-même), entre et se jette dans les bras du comte.

Sa physionomie étoit mâle, même un peu sombre; grand, bien fait, il paroisoit avoir l'usage du grand monde, mais non cette vivacité ni cette nuance de légèreté qui caractérise la jeunesse¹).

C'est au chevalier, maintenant, de «retracer les malheurs qui ont flétri sa jeunesse». Au contraire de son frère, lui a surtout souffert par le cœur. Dès l'âge de dix-huit ans, il tombe éperdument amoureux d'une jeune voisine:

Emilie de Bussiere fut l'objet de mon attachement; sa fortune et sa naissance distinguée n'égalèrent ni les grâces de sa figure ni les talens de son esprit. Elle étoit dans cet âge heureux qui embellit la nature, où la beauté charme tout ce qui l'environne, et où le cœur, déjà sensible, s'ouvre à de doux sentimens.

Où demeure-t-elle? En Suisse, en Argovie, sans doute, patrie des Hallwyl. Mais impossible de préciser; les indications de l'auteur sont trop vagues.

Cependant, bien que gratifié déjà d'une place honorable, le chevalier est «sans fortune, sans biens» (c'étoit vraiment le cas des Liomin), et cela est «un défaut odieux, impardonnable, dans ce siècle de luxe et d'égoïsme». Trop timide pour se jeter

¹) V. son portrait *Actes* 1931, p. 81.

aux pieds de celle qu'il adore et lui avouer son amour, le jeune homme se décide à lui écrire et comme dans la «Nouvelle Héloïse», les lettres, dont il a gardé copie, joueront un grand rôle dans les relations des deux amants, car Emilie répond à l'inclination du chevalier. Comme Rousseau, Liomin intercale dans son histoire de ces apostrophes qui faisaient se pâmer les femmes sensibles d'avant la Révolution.

Habitans de cette ville corrompue (Paris), où il y a tant d'indécence et si peu de mœurs, où on adore les femmes et où on les méprise... vous allez juger Emilie d'après cet extérieur qui vous trompe, vous l'accuserez d'avoir reçu une lettre, d'avoir répondu, d'avoir écrit; vous préjugerez son cœur... Peut-être même douterez-vous de ses vertus... Apprenez cependant qu'Emilie est vertueuse, estimable et sensible, mais qu'elle est franche, ingénue, qu'elle fait consister l'honneur dans ce qui le constitue essentiellement... et que son cœur ne sent rien qu'elle ne puisse, qu'elle ne veuille hautement exprimer.

Les deux jeunes gens ont l'occasion de se voir et le père de Bussière semble favoriser leur future union. Lors d'une fête qu'il donne à une nombreuse société dans «sa campagne», on pique-nique dans

le plus beau salon champêtre possible. C'est une grotte d'environ quarante pieds de large sur autant de hauteur, laquelle se prolonge, s'agrandit et s'élève pendant près d'un demi quart d'heure de marche. Différentes stalactiques sont suspendues au faite de cette sombre caverne et par leurs figures bizarres, étonnent le plus hardi philosophe... On l'illumina; dans les cavités, on avoit placé des crocodiles, des serpens, des dragons et d'autres simulacres et pour augmenter la singularité du spectacle, ces figures en feu se remuoient au moyen d'un mécanique très bien imaginé.

Au retour, animés par le baume et le silleri, les cavaliers organisent ce que nous nommerions aujourd'hui une course hippique. Le cheval d'Emilie s'emballe; M. de Bussière est désarçonné et c'est, bien entendu, notre héros qui sauve la vie à l'une et à l'autre. Mais, ce faisant, il a le bras fracassé d'un coup de pied lancé par un des chevaux; il est recueilli chez les Bussière et c'est Emilie qui le soigne.

O jours fortunés de ma maladie! Votre souvenir trop flatteur empoisonne encore ceux qui me restent! Comment pourrois-je dépeindre les torrens de plaisir que je goûtois en voyant Emilie à chaque heure, en lui répétant, en lui entendant m'assurer sans cesse que nous nous adorerions toujours!

Le père sera heureux de donner sa fille à l'amoureux chevalier.

Mais, dit-il au jeune homme enfin guéri de sa fracture, je veux vous éprouver... Si vous ne changez pas de façon de penser..., si vous n'avez

point d'autres intrigues, va, mon cher, ne te défie pas du cœur de ton ami, ni de celui de sa fille, tous deux seront à toi et nous serons heureux.

Ils se séparent... et les intrigues des ennemis ont libre jeu.

Car le chevalier de Malmore a un rival dont il ne se défie pas. De Sursée est ruiné et compte refaire sa fortune en épousant la riche Emilie. Il va trouver le chevalier à Lyon où l'ont appelé ses affaires et lui montre des lettres (falsifiées) prouvant que déjà la volage Emilie ne pense plus à lui.

Vil imposteur, lui dit le chevalier, viens périr de ma main!

Ils se battent.

De Sursée étoit fort, adroit et n'avoit pas perdu la tête; par contre je n'étois qu'impétueux; mon bras, à peine guéri, étoit sans force, de sorte qu'à peine pouvoit-il porter mon épée... Je tombai baigné dans mon sang.

Pour comble d'infortune, Emilie ne répond plus aux lettres du malheureux amant. C'est encore de Sursée qui, par une monstrueuse machination, l'a persuadée que son ami est un trompeur insigne. Elle se résigne à donner sa main à celui qu'elle n'aime pas et devient la plus malheureuse des femmes.

L'infortuné chevalier de Malmore essaye de trouver l'oubli dans les voyages. A Vienne en Autriche, il rend un signalé service à son ami le comte de G***: il enlève pour lui, dans des circonstances dramatiques, la jeune fille de haute naissance que le comte aime éperdument et qu'on lui refuse pour des motifs de religion. Une fois de plus, Liomin délaisse ici le «roman» pour entrer en plein dans l'histoire¹⁾.

Nous avons, en effet, et grâce au journal manuscrit du père Liomin, pu identifier le comte de G... L'auteur, de ce pseudonyme, désigne le comte Abraham-Jean de Hallwyl qui, en 1775, au risque d'être accusé de rapt, enleva son arrière-petite-cousine la jolie comtesse Franziska-Romana et l'épousa à Pierrefontaine près de Blamont. Le poète Emanuel Fröhlich, se basant sur des notes laissées par un vicaire de Hallwyl nommé Steinfels, a donné en 1857²⁾ la captivante histoire de cet événement qui, à Vienne et en Suisse, enthousiasma ou scandalisa toute la bonne société d'alors. Or, le récit de Fröhlich-Steinfels correspond exactement dans ses grandes lignes à celui de notre pasteur jurassien composant ses *Deux solitaires* en 1791. Non que Liomin ait eu sous les yeux les notes de Steinfels qui écrivait en 1781 mais dont le manuscrit fut ignoré

¹⁾ V. plus loin p. 60.

²⁾ E. Fröhlich: Franziska Romana von Hallwyl, Geschichte einer Entführung, Zurich, 1857. M. Bosch a réédité l'opuscule en 1931.

plus d'un demi-siècle. Liomin connaissait d'autre source l'histoire des Hallwyl.

Il faut savoir que son père, Georges-Louis, avait fait en France la connaissance de deux colonels de Hallwyl dont il était devenu l'ami. En 1775, justement après le célèbre enlèvement, toute la famille du pasteur de Péry avait été invitée au château de Hallwyl, en Argovie, et fort bien traitée, et c'est évidemment à cette occasion que le jeune Georges-Auguste avait appris l'intéressante histoire de celle qui les recevait si bien, la comtesse Franziska-Romana de Hallwyl. Quinze ans après, il en faisait son profit dans les *Deux Solitaires* et c'est ainsi que Liomin se trouve être le premier auteur qui ait relaté cet événement historique. Nous avons là une preuve de plus que Liomin, en général, n'invente guère et que son roman a la valeur de l'authenticité¹⁾.

Le malheureux chevalier continue donc ses voyages; il arrive à Strasbourg où, sous les yeux du fameux charlatan Cagliostro, il fait une vaine cure pour se délivrer du mal de consommation qui le mine. A Paris, il retrouve son énergie pour délivrer son frère enfoui dans les cachots de Ham²⁾; à Spa, aux bains, il rencontre de Sursée, son rival abhorré; il le blesse dans un duel, mais au moment où il se penche sur son lâche adversaire pour le secourir, celui-ci tire un dernier coup de pistolet et risque de tuer le chevalier.

Ce n'est pas là une aventure épisodique que j'invente pour rendre mon histoire intéressante et de Sursée odieux. Tout Spa, les étrangers qui s'y trouvoient en grand nombre et les voisins de ces lieux, ont été instruits de ce fait horrible que l'on n'a pas pu céler et dont le souvenir n'est pas encore effacé.

Quelques mois après, Malmore Georges-Auguste reçoit la nouvelle que l'infortunée Emilie a découvert les infâmes intrigues de son mari, qui vient de mourir des suites de ses excès. Le chevalier vole revoir celle qu'il adore toujours. Hélas! il est trop tard: avant de mourir, de Sursée a fait prendre à sa femme un poison qui agit lentement mais sûrement. Emilie est morte. Son amant ne la reverra plus. Il essaye de se consoler en relisant la lettre touchante qu'elle lui a écrite sur son lit de mort pour lui demander pardon et lui dire l'adieu suprême:

Je suis libre... Je t'ai toujours aimé... La douleur dévore mes forces mais mon âme en reçoit de nouvelles pour t'assurer de ma tendresse. Un homme odieux n'est plus; comme lui, je vais cesser d'être. Que ce mot ne t'effraye point! J'ai obéi à la vertu; suivons-en les devoirs jus-

1) V. plus loin p. 60.

2) V. ci-dessus p. 49.

qu'à la dernière heure. Si le ciel a traversé nos vœux, ...s'il coupe mes jours encore dans leur printemps, du moins j'ai eu un ami vrai, sincère, et cet ami, c'est Malmore... Sans toi, je devois mourir sans aimer... Le songe de la vie est fini; il fut douloureux et cruel... Voici les dernières lignes que tu recevras de ton amie. Obéis-moi, pardonne, bannis tout regret, toute plainte; que je ne sois plus pour toi un sujet de chagrin et de douleur! Adieu! la tombe s'ouvre... sois toujours sûr du cœur de ton Emilie...

C'est ainsi que se sont passés les tristes jours de ma jeunesse; dit en terminant Georges-Auguste, chevalier de Malmore; ils justifient l'humeur sombre que l'on m'a toujours reproché¹⁾. Maintenant, de quel objet que mon âme s'occupe, elle ne se rappelle qu'un passé rempli d'amertume; elle ne sent qu'un présent douloureux; elle ne prévoit que l'avenir le plus infortuné.

Telle est, résumée brièvement, la lamentable histoire du comte de Malmore et de son frère le chevalier, autrement dit des frères Chrétien-Louis et Georges-Auguste Liomin, qui furent tous les deux pasteurs de Péry en Erguël, comme l'avait été leur père Georges-Louis. D'après ce que nous savons de leur vie, ils furent de bons Jurassiens et de bons pasteurs, accomplissant leurs devoirs au plus près de leur conscience, sans autres aventures que les visites qu'ils faisaient à leurs collègues ou à leurs amis, satisfaits en apparence de la calme et studieuse existence qu'ils menaient dans leur presbytère. Le roman que nous présente Georges-Auguste est donc vraiment un roman, non pas seulement la biographie romancée des deux héros. Puisant dans ses souvenirs d'aumônier de régiment et les confidences de ses camarades, l'auteur a fait œuvre de poète et composé un ouvrage en somme intéressant et répondant au goût du temps. Il l'a écrit en un français presque impeccable; la propriété de ses termes est vraiment remarquable; son style est coulant, agréable, vif et du meilleur ton conventionnel. Certainement, Georges-Auguste Liomin avait le don et il n'y a pas de doute que si les circonstances économiques et politiques l'eussent favorisé, s'il avait pu laisser mûrir son talent, il aurait fait honneur aux lettres de la Suisse romande.

La Bergère d'Aranville

A peine les *Deux solitaires* venaient-ils de paraître que Liomin donnait au public une nouvelle œuvre toute différente de forme et de tendance: *La Bergère d'Aranville* Si la pre-

¹⁾ Liomin ne fait que rarement accorder avec son complément direct le participe passé conjugué avec *avoir*.

mière avait été écrite sous l'influence de Rousseau et de Bernardin de Saint-Pierre, celle-ci fut composée sous le charme qu'exerçait alors les bergeries de Florian et son aimable Estelle. Nous ne comprenons plus aujourd'hui le genre bucolique ni les moutons de Marie-Antoinette: nous trouvons cela fade, mince, affecté. Nous sommes du sentiment de Lebrun-Pindare dans sa célèbre épigramme:

Dans ton beau roman pastoral
Avec tes moutons pêle-mêle,
Sur un ton bien doux, bien moral,
Berger, bergère, auteur, tout bèle.
Puis bergers, auteur, lecteur, chien
S'endorment de moutonnerie.
Pour réveiller ta bergerie,
Oh! qu'un petit loup viendrait bien!

Cependant, Rodolphe Töpfer faisait encore ses délices d'*Estelle* et de *Némorin* et, bergeries sous une autre forme, les romans champêtres de George Sand jouissent encore de la faveur qui les accueillit il y a quelque quatre-vingts ans.

J'ai vu et senti, avec tous les êtres civilisés, dit l'auteur de *François le Champi*, que la vie primitive était le rêve, l'idéal de tous les hommes et de tous les temps. Depuis les bergers de Longus jusqu'à ceux de Trianon, la vie pastorale est un Eden parfumé où les âmes tourmentées et lassées du tumulte du monde ont essayé de se réfugier.

Les réflexions de George Sand sont parfaitement justes: nous avons tous la manie de chercher l'idéal de la vie dans la condition la plus opposée à celle que le destin nous a faite. Au XVIII^e siècle et sous Louis XIII déjà, le courtisan rêvait d'être berger, le paysan chantait le fils du roi, Cendrillon devenait princesse et, plus tôt encore, Charles-Quint descendait du trône pour se faire horloger. L'églogue florissait au temps de l'empereur Auguste et les Français s'engouaient des idylles de Gessner sous le régime de la Terreur.

C'est pour échapper un instant à la triste réalité que Georges-Auguste Liomin écrit sa pastorale: le mécontentement et la révolution grondaient dans nos vallées jurassiennes; on n'était plus satisfait des autorités et du gouvernement des princes-évêques, paternel pourtant; en Erguël, les jacobins du Haut vallon s'assemblaient comme des conspirateurs; on baffouait le bailli de Courtelary et l'on se moquait des pasteurs; à Péry même, on refusait de payer les faibles contributions établies depuis des siècles et l'on dansait la carmagnole après avoir saccagé les propriétés d'un Heilmann qui se faisait appeler «de Rondchâtel» ou d'un Béguelin qui voulait être

«de la Reuchenette». Les armées de la Grande république approchaient des frontières et Liomin lui-même, de par ses fonctions, ses talents et son entre-gent, était entraîné dans la lutte et villipendé par les extrémistes. L'avenir était sombre, bien sombre... Il était doux de pouvoir, la plume à la main, oublier une heure ou deux les redoutables événements et se réfugier dans un rêve de calme et de sécurité!

C'est ce que fit Liomin en composant la *Bergère d'Aranville*. Il le fit sous l'impression des entretiens qu'il avait, justement alors, avec les Français de grande noblesse qui étaient venus se réfugier à la cure de Péry et aux bains de La Reuchenette, les d'Ayen, les Nouailles, les Tessé, les Lally-Tollendal. Car il est certain que, dans sa pastorale, Liomin a utilisé les récits de la pénible évasion de ces «personnages distingués» et que, mêlant la vérité à l'invention, il a tenté de montrer à ses concitoyens les néfastes effets des violences révolutionnaires...

Par modestie ou discrétion, Liomin n'avait pas signé son roman les *Deux Solitaires*. L'approbation de ses amis et connaissances lui a-t-elle donné le courage de sortir de l'anonymat? Nous ne savons. Toujours est-il que la *Bergère* parut sous son nom:

LA
BERGÈRE
D'ARANVILLE

par M. Liomin

Rure ego viventem, tu dicis in urbe beatum (Horat.)

(Vignette: Corne d'abondance
débordant de fleurs)

A NEUCHATEL

De l'Imprimerie de L. Fauche-Borel
Imprimeur du Roi

1792¹⁾

Dès la première ligne nous respirons l'air des bergeries de Florian:

Au pied des montagnes qui séparent la France de l'Aragon, se trouve une vallée délicieuse. L'Aure est son nom; et ce nom si doux l'est

¹⁾ C'est un petit volume in-8, joliment imprimé, sans préface ni introduction. 139 p.

moins encore que le cœur de ses habitans. Elle fait partie du pays connu sous le nom de Comminge; nom illustre, mais qui présente l'idée de l'infortune.

Remarquons d'abord que, comme nous l'avons dit¹⁾, le titre «Bergère des Alpes» que Quérard donne à l'ouvrage de Liomin doit reposer sur un lapsus du bibliographe, puisque la scène de l'histoire est placée au pied des Pyrénées. Ensuite, la remarque de Liomin sur le nom de Comminge ne se comprend que si l'on se reporte au célèbre petit roman de M^{me} de Tencin: *Mémoires du Comte de Comminges* paru en 1735 et dont une réédition avait été faite en 1786, quelques années avant que Liomin écrivît sa pastorale. Au demeurant, notre Jurassien paraît fort bien connaître ce petit pays de Comminge, qui n'a jamais été célèbre par les «infortunes» de ses habitans. Il en décrit la configuration géographique avec précision, comme s'il se basait sur un article de dictionnaire. Tous les noms de lieux sont exacts, et en cela, la *Bergère* diffère totalement des *Deux Solitaires*: c'est que le roman se déroule en Suisse, tandis que la nouvelle se passe dans une contrée inconnue aux lecteurs de Liomin: la discrétion n'était donc pas indispensable.

C'est sur les bords du Rioumayour que s'élevent les habitations d'Aranville. Ces paisibles demeures, habitées par l'innocence, n'offrent point le luxe des villes, mais tout le bonheur des campagnes... Ce peuple est riche puisqu'il n'a aucun besoin que ceux qu'il peut satisfaire avec facilité. Ses goûts sont simples, car ce sont ceux de la nature. Le travail, qui ailleurs fait la peine des hommes, fait ici leur plaisir le plus vif.

Ne croit-on pas entendre Rousseau? Et, immédiatement après, Florian?

Le soir la timide bergere desire l'aurore pour conduire de nouveau ses moutons aux rives du Rioumayour; sans doute que le berger qu'elle aime y fera déjà depuis longtemps entendre ses chansons... La joie la plus douce est celle de voir le lendemain son chapeau couronné des fleurs qu'a cueilli (sic) sa bergere; car ici la chaleur de l'amour pénètre tous les cœurs...

Il y a justement fête à Aranville. De toutes les bergères, la plus belle et la plus vertueuse est Louise Montane. A la fête du village, «on la distingue au milieu de ses compagnes comme le lis au milieu des petites fleurs des Champs». Au culte du matin, par quoi commença la fête, «plusieurs bergères, dit-on, oublièrent de remercier la Providence pour les dons de la nature, et ne rendirent grâces que d'être encore

¹⁾ V. p. 39.

aimées de leurs bergers». — Liomin est pasteur, mais il n'a pas trente ans! — Pedrera, riche et noble Espagnol vit Louise et «le trait déchirant de l'amour pénétra dans son cœur». Après le combat des chansons, on dansa au son du tambourin et ce fut Pedrera qui eut le privilège de présenter la main à Louise. Bellesert, jeune homme richement habillé, de Saint-Licer, en fut dévoré de jalousie. Au jeu, il se rendit ridicule en voulant exécuter des prouesses. Il était odieux à Louise; il s'en aperçut; il «frémit de rage et d'orgueil» et jura «de recourir à la vengeance».

Bellesert sera donc le mauvais berger qui paraît dans toutes les bergeries. La Révolution venait d'éclater et Liomin fera de Bellesert un jacobin; c'était donné.

Cependant la discorde, portée sur le fougueux aquilon souffloit sa rage empoisonnée dans le cœur de tous les François... Depuis longtemps la Monarchie françoise nourrissoit en secret dans son sein le germe destructeur qui devoit la conduire au bord du précipice. Sous les dehors trompeurs de la richesse et de la puissance, elle étoit minée au dedans par cette magnificence même et ce luxe, perpétuels objets des vœux et de l'envie de ses voisins. L'ambition des grands, la corruption des riches, le luxe dévorant qui enfante les besoins, les satisfait et en fait naître de nouveaux; cette soif de l'or, que l'or augmente encore, et dont la possession donne la triste puissance de commettre des crimes impunément; ces maux réunis avoient séparé l'homme du citoyen, et celui-ci de sa patrie. Le cultivateur courbé vers la terre, l'abreuvoit inutilement de ses sueurs, et s'il osoit lever les yeux au ciel, c'étoit pour les offrir chargés de larmes. Le magistrat achetoit le droit d'être juste et vendoit l'injustice. On exigeoit de l'or de ceux qui ne l'avoient pas; le puissant l'ajoutoit à ses richesses et au milieu de ces monceaux d'or pressurés du peuple, l'Etat n'avoit pas de quoi fournir à ses besoins...

Un de ces dons que la nature accorde si rarement aux empires, un ministre integre (Necker), tour à tour chassé parce qu'il étoit juste et vrai, rappelé parce qu'il étoit nécessaire, osa sonder l'abyme et l'indiquer à son roi. Ce roi étoit faible, mais il étoit bon; il voulut entendre la voix de ses peuples. Elle fut appellée du fond de toutes les provinces; et cette voix eût rappelé le bonheur si ceux qui la portoient eussent écouté celle de la modération... Un palais superbe, mais défectueux, fut détruit et les François errent encore au hasard dans le labyrinthe de ses matériaux renversés.

Nous sommes en 1792. Il faut admirer le jugement équitable, juste, pondéré que le jeune pasteur de Péry porte sur les graves événements de son temps. La Révolution pénètre aussi dans le pays de la *Bergère*. Elle arrive sous la forme d'un bataillon «armé du fer qui vomit la mort» et qui est commandé par l'amoureux évincé, Bellesert. «Un regard féroce, des cheveux épars, une figure have, la gorge, les bras, les jambes nues nous offrent une peau noire et brûlée et des muscles de fer.

Le titre de brigands fait le nom dont ils s'honorent». Mais à sa longue harangue sur la liberté et la fraternité, le père Montane lui répond simplement: «Accordez-vous avec vous-mêmes et ne soyez pas plus injustes que ces grands que vous détestez», et Bellesert est obligé de renvoyer ses soldats. Ses avances à Louise sont repoussées avec indignation et il s'en va, la rage au cœur, préparer une vengeance féroce.

Sur ces entrefaites, Louise a rencontré dans la montagne, près de la fontaine des bergers, deux fugitifs qui se sont égarés en cherchant à gagner la frontière. Leurs vêtements de soie et leurs dentelles déchirées, les grâces de leur figure et leur langage annoncent leur naissance et leurs malheurs. «Aimable bergère, dit l'un d'eux en abordant Louise. — Nobles étrangers», répond la bergère... et le noble étranger baise avec transport une main qui résiste faiblement... On devine la fin qu'aura l'idylle. Ces fugitifs sont frère et sœur, de la famille des comtes de Valledeuil¹⁾, nom connu depuis sept siècles des rois de France. Ils se cachent chez Montane, car la frontière est bien gardée par les jacobins. Le jeune comte s'éprend de Louise. «Belle bergère, lui dit-il un jour, si vous avez été insensible jusqu'à maintenant, vous aimerez un jour». La belle bergère, à ces mots, s'aperçoit qu'elle aime le noble étranger et... elle tombe évanouie comme une femmelette des villes!

Et l'auteur, là-dessus, exalte l'amour comme un élève de Jean-Jacques et non comme un pasteur:

Hommes insensibles qui n'avez jamais aimé; vous dont l'âme froide n'a jamais éprouvé ces tendres émotions qui se suivent avec la rapidité de l'éclair, cette espérance à laquelle succède la crainte et qui s'évanouit à son tour au moment de sa naissance pour reparoître bientôt avec de nouvelles forces; vous qui n'avez jamais lu avec ravissement dans les yeux d'une bergère innocente et timide les désirs, la crainte, l'amour combattu par des devoirs rigoureux, passions qui, tour-à-tour colorent ses joues et font palpiter son cœur; à vous, dis-je, nos récits paroissent sans doute froids et minutieux. Parce que vous ne fûtes jamais heureux, vos cœurs ne peuvent croire à des sentiments qu'ils ont constamment ignorés. Mais toi, heureux Valledeuil, tu jouis de ta victoire; avec l'amour coule dans tes veines le doux baume de l'espérance.

Après bien des péripéties, des alarmes et des soupirs, on forme, avec l'aide du noble Espagnol Pareira, le plan de traverser les Pyrénées et d'échapper à la tyrannie jacobine qui se fait sentir jusque dans ces vallées reculées. Mais le mauvais

¹⁾ Les égards qu'on doit aux personnes vivantes, dit Liomin en note, nous ont obligé de changer des noms trop connus. — Valledeuil est la traduction approximative de Tollendal «Val des fous»; le baron et la baronne de Lally-Tollendal séjournèrent alors à La Reuchenette.

berger Bellesert a eu vent de la chose; il accourt derechef nuitamment avec ses légionnaires. Croyant donner la mort à son rival, il est transpercé lui-même par un de ses soldats et «vomit son sang et son âme atroce». Le chef qui le remplace est un nouveau venu de Paris. Au lieu d'emprisonner les fugitifs, comme on s'y attend, il leur aide à passer en Espagne et... y passe avec eux, emmenant Louise et son père. Comment expliquer ce miracle? C'est très simple: le Parisien soi-disant révolutionnaire est le propre frère de Louise; on le croyait mort depuis des années, victime du despotisme gouvernemental:

Les larmes de la joie succèdent à l'oppression du désespoir, le vieux Montane presse son fils contre son cœur, Louise bénit le ciel qui lui rend son frère, son cher Adrien, celui dont elle pleuroit chaque jour la mort. Le jeune Montane va de l'un à l'autre; dans son ivresse, ses caresses partagées ne savent à qui s'adresser; il voudroit à la fois les répandre sur son père et sur sa sœur...

André, qui était capitaine dans l'armée, aimait une jeune fille «d'illustre famille»; il allait l'enlever avec son consentement quand il fut trahi et enfermé dans une tour affreuse, en Bretagne. La Révolution lui avait rendu la liberté et, par haine «de ceux qui avoient détruit son bonheur», il s'était fait jacobin et avait demandé et obtenu d'être nommé commissaire de la région d'Aranville, son village... On voit la suite... Non, elle est trop belle pour qu'on la voie!... La sœur de Valledeuil est justement l'ancienne fiancée d'Adrien!

Adrien entend une voix; il se retourne, il reconnoît Henriette de Valledeuil, l'amante qu'il adore, celle qui lui a été ravie, celle qu'il croyoit perdue pour jamais!

Pleurez, âmes sensibles!

Tous les cœurs étoient ouverts, confondus; la crainte, les regrets, la douleur, tous ces maux qui font des hommes leurs jouets, ont disparus et sont remplacés par la joie, mère et fille du bonheur!

Il va sans dire que Valledeuil épouse Louise comme Adrien épouse Henriette. Et le généreux Pareira, qui a rendu la fuite possible et qui est Grand d'Espagne (encore cela!) impose silence à son cœur devant cette félicité.

Non loin de Saragosse, sur les bords de l'Ebre, se trouve un château antique, plus remarquable par la beauté de ses campagnes que par l'élé-gance du bâtiment. Valledeuil en fit l'acquisition de cette légère monnaie que ses persécuteurs ont inventée et qu'il avoit sauvée des recherches de leurs satellites, et c'est là que nos quatre amans, après avoir été unis pour la vie, s'établirent avec le vieux Montane, afin de vivre ignorés. Chaque jour a depuis lors vu croître leur amour et leur bonheur.

* * *

Somme toute, la *Bergère* de Liomin est une lecture agréable. Utilisant avec intelligence les événements politiques de son temps, l'auteur introduit dans sa pastorale un élément nouveau qui la rend intéressante et lui enlève une partie de la fadeur inhérente à ce genre littéraire. Comme les *Deux solitaires*, l'histoire est contée avec autant de simplicité que de verve, en un style d'une pureté irréprochable, et qui a certainement dû plaire à ses lecteurs.

Et ces constatations nous amènent à la conviction que, si les deux ouvrages de Liomin sont disparus, c'est peut-être bien aussi parce qu'ils ont été beaucoup lus à leur parution. Cela semble paradoxal. Remarquons toutefois que, des œuvres des trois Liomin qui ont écrit, celles de théologie, de polémique ou d'histoire pure ont échappé au naufrage de la Révolution et ont été conservées dans l'une ou l'autre de nos bibliothèques. Au contraire, la «Relation de l'esclavage et de l'évasion d'une Allemande et d'une Suisse»¹⁾ de Georges-Louis Liomin (le père), qui s'adresse au gros public comme les romans de Georges-Auguste (le fils) sont introuvables aujourd'hui, à un ou deux exemplaires près.

Mais, comme nous l'avons dit, ce sont les circonstances politiques du temps qui ont été le facteur le plus néfaste dans le silence qui s'est fait autour des efforts littéraires de Georges-Auguste Liomin. Il faut dire, de plus, que l'auteur, dans sa modestie et sa réserve — bien Jurassien en ceci — se défiait de lui-même: dans son journal, tout intime pourtant, il ne dit pas un mot des *Deux Solitaires* ni de la *Bergère d'Aranville*. Il paraît donc certain que Liomin, homme du monde, a dédaigné ou n'a pas osé faire la moindre des réclames à ses livres, et si le pasteur Haller de Berne n'avait point bavardé, nous ne saurions pas aujourd'hui qu'à la fin du XVIII^e siècle le Jura possédait un écrivain remarquable, le plus remarquable sans nul doute des écrivains qu'a produits l'ancienne principauté épiscopale de Bâle.

Les Liomin et les Hallwyl

En mars 1771, Georges-Louis Liomin (1724-1784), pasteur à Péry et père de notre romancier, notait dans son journal: «J'ai refusé de bénir le mariage du baron de K. venu de Berne, et dont les bans n'avaient pas été publiés».

¹⁾ Ne se trouve qu'à la Stadtbibliothek de Zurich, incomplet.

En 1775, le 14 février, le même cas se produisait. Cette fois, il s'agissait du jeune comte Abraham-Jean de Hallwyl (1746-1779), dont la famille était parmi les amicales connaissances de Georges-Louis. Celui-ci, ancien ministre de camp du régiment suisse de la Courauchantre avait servi huit années en France (1746-1754) avant d'être nommé pasteur de Corgémont et ensuite de Péry.

G.-Louis Liomin raconte au sujet de ce mariage qu'une délégation composée de MM. Wyss, ancien major au régiment de Hallwyl, Rosselet, docteur en droit de Berne et de M^{lle} de Diessbach, tante des fiancés, était venue le trouver dans sa cure pour le prier d'unir devant l'autel le dit comte de Hallwyl et son arrière-cousine la comtesse Franziska-Romana. Le gentilhomme venait, du libre consentement de son amante, d'avoir soustrait celle-ci à la tyrannie de sa mère à Vienne, et cela dans des circonstances fort dramatiques. Les fiancés accompagnaient la délégation à Péry et la jeune comtesse était belle comme le jour. Ce nonobstant, le rigide pasteur refusa derechef le service qu'on lui demandait. Il ne nous dit pas pourquoi: sans aucun doute, c'était pour le même motif qu'en 1771: les bans n'avaient pas été publiés comme l'exigeait en Erguël la loi ou la coutume, et puis... et puis la charmante fiancée était catholique! Au demeurant, si les formalités du mariage n'avaient pas été remplies, c'est que le temps avait manqué absolument. La fiancée, dix jours auparavant, était encore à Vienne, attendant son enlèvement. Cependant la chose pressait: la police impériale avait été saisie de l'affaire et le gouvernement de Vienne faisait à Berne de pressantes démarches pour qu'on arrêtât et renvoyât sur le champ la jolie fugitive. De l'avis de tous, un mariage immédiat était l'unique moyen de se soustraire aux rigueurs de la police et d'éviter à LL. EE. une désagréable histoire.

La situation était donc grave pour les deux amants. Elle semblait sans issue. Mais notre pasteur était débrouillard, comme on dirait aujourd'hui. Il se souvint que dans la principauté de Montbéliard les lois étaient plus larges que dans celle de Bâle et il envoya le jeune couple et sa suite à son beau-père M. Méquillait, pasteur à Blamont. Lui-même s'offrit à accompagner la société et à se faire l'avocat des fiancés auprès de son collègue parent. Et c'est ainsi que le mariage du comte Abraham-Jean de Hallwyl et de la comtesse Franziska-Romana de Hallwyl fut célébré dans l'église de Pierrefontaine, près Blamont, le 16 février 1775. On dîna chez le maire du lieu et Liomin revint avec les jeunes époux et la délégation de

Berne, qui tous couchèrent à Sonceboz, vraisemblablement à la «Couronne¹⁾».

Tout est bien qui finit bien. Le comte de Hallwyl ne tint pas rigueur au gendre d'avoir eu plus de scrupules que le beau-père: il invita Liomin et toute sa famille à le venir voir en son château d'Argovie et le 9 juillet de cette même année 1775, le digne ecclésiastique montait en voiture avec son «épouse» et ses deux fils Chrétien-Louis et Georges-Auguste pour faire sa visite. Visite mémorable s'il en fut!

On passe par Boujean, Perles et Soleure, où l'on ne manque pas l'occasion de «faire sa révérence» à M. l'ambassadeur de France qui, comme toujours, «nous reçut très bien». «Mon cheval anglais étant rétif, je l'ai troqué contre celui du cabaretier de Dürrenmühle, auquel j'ai rendu 23 écus neufs». Puis, par Olten, Zofingue, les bains de Schinznach (on y dîne) on arrive par petites journées à Brougg, Baden et Zurich «où M. le sénateur Hirzel et divers autres savans nous ont comblés d'honneurs, cependant que M^{me} de Muralt tenoit compagnie à mon épouse».

Le 14 juillet, on quittait Zurich et l'on venait coucher à Seengen. Ici l'on se prépara minutieusement à être reçu par les châtelains de Hallwyl. Ceux-ci accueillirent les quatre visiteurs en amis. On les logea dans «un des châteaux». M^{me} la baronne douairière, M^{lle} de Suttern, sœur utérine de la comtesse, tous leur firent fête, y compris M. Stähli, administrateur de la baronnie et M. Rohr, le secrétaire du comte.

Les Liomin passèrent à Hallwyl dix jours qui furent un enchantement. Le 16 juillet, un dimanche, ils vont avec leurs hôtes à l'église, à Seengen, «qui n'est qu'à un demi-quart de lieue du château». Le lendemain, ils dînent au château de Brestenberg, chez M. le colonel de Goumoëns et visitent la pierre de Fahrwangen, «où l'on dit que 63 hommes furent exécutés par ordre du duc Léopold, pour se venger de l'assassinat de son père, l'empereur Albert. Au château de Hallwyl, nous avons vu l'épée qui doit avoir servi à cette sanglante exécution». En voiture, ils font le tour de tous les villages de la baronnie de Hallwyl et du comté de Fahrwangen. Ils reçoivent la visite de M. Weiss, pasteur de Seengen et de M. Wirtz, son vicaire, de même que d'autres personnes de qualité et pendant que les deux garçons Liomin poussent jus-

¹⁾ Les notes du père Liomin, absolument véridiques, diffèrent en plus d'un point de la relation que Fröhlich a faite de l'évènement. V. l. c. p. 39 et 40.

qu'à Lenzbourg et Lucerne, les parents, avec les Hallwyl, vont voir M. le curé d'Aristorf, «frère du prince d'Einsiedeln».

Le 22, avec leurs fils revenus de Lucerne où M. Durster, prévôt de Münster leur a fait «mille caresses», ils dînent chez Mgr le Prince abbé de Muri, «dans le sallon d'un superbe jardin». L'abbaye, note Liomin, est fort riche, la bibliothèque est très belle et Mgr Bonaventure Buocher, originaire de Bremgarten, est «un fort galant homme». Le lendemain, c'est la grande journée de leur séjour en Argovie: M. le comte les emmène avec toute sa famille, dans trois carrosses, faire visite à M. le Baron de Landenberg, à sa campagne dite Eichenberg. Enfin, le 25 juillet, les Liomin quittaient Hallwyl, leur voiture pleine de comestibles et de vins, présents de leurs charmants hôtes et le 27 ils rentraient à la cure de Péry enchantés de leur voyage, comme bien on pense.

* * *

Les circonstances étant de la sorte, il est naturel que les deux familles se sont longtemps intéressées à leurs faits et gestes réciproques. Les Liomin, en particulier, prirent toujours grande part au sort, en somme infortuné, des Hallwyl de la fin du XVIII^e siècle. Durant leur séjour en Argovie, ils avaient appris bien des choses, et l'enlèvement de la jeune femme qui les recevait avec tant d'affabilité et dont la bonne société s'entretenait alors en Suisse comme à Vienne, a dû les intéresser au plus haut point. Par son journal, le père Liomin nous livre la preuve indirecte que, en qualité de pasteur et d'ami, il a essayé de réconcilier la mère de Franziska-Romana avec sa fille. Il note soigneusement l'adresse du chef de la branche des Hallwyl d'Autriche: «Son Excellence Monsieur le Comte d'Hallwyl, Conseiller d'Etat chambellan, Membre du Conseil de guerre, Feldmaréchal-Lieutenant, Président du Département militaire des Invalides au service de S. M. I. et apostolique, Maréchal héréditaire en Suisse, à Vienne». Il écrit à ce haut personnage; il écrit aussi au baron de Suttner, frère utérin de Franziska-Romana et qui semble avoir joué un rôle néfaste en excitant sa mère contre la jeune femme; il écrit encore à un parent des Hallwyl, alors à Paris... Plus tard, il félicite la jeune châtelaine de la naissance de ses enfants et il lui envoie un exemplaire des premiers ouvrages de ses fils¹⁾.

Mais celui qui, à coup sûr, a emporté les plus vives impressions du château de Hallwyl et de ses habitants, c'est le

1) Un des rares exemplaires de la «Succession des Princes-évêques» se trouve à la Bibliothèque des Hallwyl conservée aux Archives de Berne.

garçonnet âgé de douze ans à peine qui s'appelait Georges-Auguste Liomin, le futur romancier. Quinze ans après, en écrivant ses *Deux Solitaires*, il s'est souvenu de ce qu'il avait vu et entendu en Argovie et il en a fait son profit.

Ainsi il a, de toute évidence, intercalé dans son roman l'histoire du malheureux Rupert de Hallwyl, oncle de Franziska-Romana, devenu fou par l'inimitié que lui témoigna un de ses parents, son supérieur au régiment de Sturler, alors qu'il servait en Hollande¹⁾.

De même, l'aventure que Liomin attribue au comte de Malmore (soit son frère Chrétien-Louis) pris au piège chez sa Dulcinée²⁾ est vraiment arrivée au comte Abraham-Jean de Hallwyl et, pour nous, il n'y a pas le moindre doute que — nous l'avons déjà dit — le prototype du chevalier de Sursée, auteur des malheurs du chevalier de Malmore (Georges-Auguste lui-même) n'est autre que le baron de Suttner de Vienne, dont les intrigues et la haine ont véritablement ruiné Franziska-Romana et sa famille. De même encore, les rares paysages qu'il décrit dans la deuxième partie de son roman sont argoviens et non jurassiens et la vie de ses héros est celle de la noblesse des pays soumis à LL. EE. de Berne. De sorte que nous serions tenté de dire que les *Deux Solitaires* sont les biographies plus ou moins romancées de deux Hallwyl entés sur deux Liomin.

Nous avons exposé déjà que l'histoire de Franziska-Romana de Hallwyl et de sa famille a été sommairement racontée en 1781 par Jacob Steinfels, vicaire de Seengen. Son manuscrit³⁾ resta inédit jusqu'en 1856, jusqu'au jour où, nous ne savons par quelles circonstances, il tomba entre les mains du rédacteur Henri Gelzer qui le publia dans la «Revue mensuelle du Protestantisme» paraissant à Leipzig (N° de juin 1856). Le pasteur Charles Bertrand, de Neuchâtel, en donna aussitôt une traduction à la «Revue suisse» (1858), traduction d'ailleurs fort mal écrite et qui a pour titre: «La Comtesse de Hallwyl, Episode de l'histoire d'une famille suisse au XVIII^e siècle».

Mais c'est le poète Emanuel Fröhlich (1796-1865) qui rendit cette histoire populaire en la remaniant quelque peu et en l'enjolivant à sa manière dans une plaquette qu'il fit paraître en 1857 à Zurich. Cependant l'aventure de Franziska-Romana, qui mourut à Hallwyl en 1836 bénie des pauvres et

1) Voir ci-dessus, p. 48.

2) P. 47.

3) Le récit de Steinfels a été publié par M. H. Bruppacher en 1905 dans la «Nouvelle Gazette de Zurich» (Nos 25-28 et 32-36).

qui fut l'amie de Pestalozzi, de Lavater et de nombre d'hommes éminents de son temps, était connue, bien connue en Suisse. Preuve en soit la lettre que M^{me} de Charrière écrivait en 1793 à une de ses amies, alors à Zurich :

Le voisinage de Zurich vaut bien celui de Vevey... Vous y pourriez trouver des artistes, des savants, le célèbre Lavater. J'ai vu cet hiver la comtesse de Hallwyl, héroïne d'un roman plus beau que celui de la comtesse de Dönhoff, (épousemorganatique de Frédéric-Guillaume III, roi de Prusse). Elle va quelquefois à Zurich, dont le vieux château de Hallwyl, plus antique que celui de Habsbourg, est assez près¹⁾.

Voici maintenant le récit²⁾, tel qu'il a été donné par Liomin dans ses *Deux Solitaires*, du fameux enlèvement de la comtesse Franziska-Romana de Hallwyl. Nous verrons que Liomin (le chevalier de Malmore) y prend le rôle d'organisateur de l'enlèvement en faveur de son ami le comte Abraham-Jean de Hallwyl³⁾. Le lecteur pourra se convaincre que nous ne nous sommes pas trop avancé quand nous avons qualifié Georges-Auguste Liomin de bon écrivain, dont les œuvres eussent mérité un meilleur sort.

L'enlèvement de la Comtesse Franziska-Romana de Hallwyl

(Février 1775)

Chaque jour, pour me distraire, je portois mes pas incertains dans la vaste capitale de l'Empire (Vienne), lorsqu'un soir le hasard me fit remarquer un jeune homme qui traversoit rapidement une rue, enveloppé dans son manteau; il étoit presque nuit, je ne pus le distinguer qu'avec peine: cependant comme sa figure ne me paroissoit pas inconnue, je m'approchai de lui, et bientôt, à notre mutuelle surprise, je reconnus un de mes bons amis. C'étoit en effet le jeune comte de G*** (Jean-Abraham, comte de Hallwyl, mort en 1779), héritier unique d'une des meilleures et des plus anciennes familles de *** (Suisse). J'allois le nommer et l'embrasser, lorsque me faisant signe qu'il vouloit demeurer inconnu, il me demanda à voix basse mon logement, et me dit qu'il viendrait m'y joindre le soir même, en gardant toujours le plus profond incognito; sans chercher à pénétrer ses raisons, je n'éprouvai que beaucoup de plaisir à retrouver un ami dans un lieu où je n'avois pas une seule connoissance.

J'allai donc l'attendre chez moi, où je le vis arriver fort tard et à pied. Deux personnes qui se rencontrent à deux cent cinquante lieues

1) Lettres de M^{me} de Charrière, Neuchâtel 1893.

2) *Les Deux Solitaires*, II, p. 93-99.

3) Pour des raisons faciles à comprendre (il s'agissait d'un rapt) les Hallwyl ont toujours tenu secret le nom de cet «organisateur».

de leur patrie, débutent assez ordinairement par se demander ce qui les amène aussi loin. Forcé de répondre, je le fis en peu de mots, sans omettre cependant une seule circonstance importante. Il me plaignit, d'autant plus que connoissant M. de Bussière, (père de l'amante du chevalier de Malmore), il ne pouvoit concevoir la perfidie et l'ingratitude avec laquelle il en avait agi. — Maintenant, ajouta-t-il, je te dois mes aventures; tu parois à la fin d'un triste roman, et je suis à la veille d'en former un dont les suites m'inquiètent autant qu'elles m'intéressent. Je suis sans doute affligé de te voir ici par une espèce de dépit amoureux; mais puisque le malheur y a conduit tes pas, tu ne refuseras pas de servir ton ami. Tu as aimé, tu connois la force de cette passion; tu ne peux donc désapprouver mes projets, pour lesquels tu me seras de la plus grande utilité. Tu te rappelles que je fus obligé de quitter ma patrie il y a plus d'une année, pour courir en Angleterre, à la poursuite d'un officier allemand, dont je voulois tirer satisfaction. Il avoit déjà quitté Londres; je le poursuivis; je reconnus ses traces, et je partis pour Hannovre, où j'arrivai presque en même temps que lui. J'ignore comment il en fut informé; il délogea derechef, et ce ne fut qu'à Leipsic où je pus le découvrir, l'atteindre et le punir de quelques indiscretions que j'avois à venger. Je ne fus pas même blessé; et comme je ne me trouvois pas fort éloigné de Vienne, où j'avois de bonnes connoissances, je me décidai à y aller avant que de retourner chez moi. A peine y fus-je arrivé, que je fus reçu avec toute l'amabilité possible; j'eus même l'honneur d'être présenté à la cour. Mais aucun accueil ne me flatta davantage que celui de la jeune comtesse de R***, (Franziska-Romana de Hallwyl) dont je ne vous ferai pas le portrait puisque j'espère que vous la verrez. Je m'y attachai singulièrement, je logeois chez son père; il me fut très facile de lui parler souvent, et bientôt de connoître qu'elle accordoit à mes sentimens un retour favorable. Notre naissance est égale; et quoique sa fortune soit immense, et qu'elle soit enfant unique, il n'y avoit cependant pas une assez grande disproportion pour que l'on pût apporter à notre union le plus léger obstacle. J'osai la proposer, mais je fus refusé si je ne consentois à changer de religion pour embrasser celle de mon amante. Ce sacrifice étoit demandé par sa mère, femme bigotte à l'excès; cette condition étoit impossible; mon honneur et ma façon de penser ne pouvoient s'y soumettre et cependant il n'existoit plus de bonheur pour moi, sans ma chère comtesse. Prières, supplications, tout fut inutile; ses parens étoient vieux; je me flattois que la mort renverseroit bientôt les obstacles qu'ils apportoient, et dans cette espérance, je quittai mon amante, après les plus tendres adieux; je trouvai le moyen facile de correspondre, et je me décidai à repasser dans ma patrie, où ma présence devenoit nécessaire. J'y étois à peine depuis trois mois, lorsque je reçus une lettre de Vienne, qui m'annonçoit que si je ne m'y rendois sur-le-champ et dans le plus grand secret, pour exécuter le projet qu'elle avoit conçu, c'en étoit fait, et qu'elle étoit perdue pour moi. J'ai volé sur les ailes de l'amour; depuis trois jours je suis ici. J'ai déjà eu le bonheur d'y voir deux fois mon amante, et elle a achevé de m'instruire de ses projets et de ceux de ses parens. L'on veut la sacrifier à un vieux prince, parce qu'il jouit d'un très-grand crédit à la cour; et comme il seroit impossible de résister à ces sollicitations et aux

ordres de son pere, elle vient de me proposer de l'enlever et de la conduire chez moi. Ce parti est extrême; il est d'une difficile exécution; mon amour ne m'aveugle pas sur tous les dangers auxquels cet enlèvement nous exposera sans doute; car en supposant même que nous puissions quitter la ville sans être reconnus, on s'apercevra bientôt de son absence; nous serons poursuivis et atteints certainement pendant un espace de deux cents lieues que nous avons à parcourir sur les terres de l'Empire. Mais le sort en est jetté; aucun danger ne peut plus m'arrêter, sur-tout si vous êtes disposé à les partager avec moi.

C'est ce dont je l'assurai sur-le-champ; je méprisois la vie, rien ne m'attachoit à Vienne, et le jeune comte de G*** ne pouvoit trouver personne plus disposé que moi à le seconder. Nous décidâmes de suite, que notre enlèvement se feroit dès le lendemain, et comme je voulus en courir seul les plus grands hasards, j'obligeai mon ami à me conduire près de l'hôtel de sa maîtresse, à laquelle il fit entendre, en me montrant, que je partageois leur secret. Nous lui fîmes ensuite parvenir un billet, et afin que dans aucun cas le comte de G*** ne pût être accusé d'un rapt, je l'obligeai d'aller nous attendre, avec tous ses domestiques, à dix lieues de la capitale; quant à moi, je restai seul en ville avec mon Antoine, auquel je ne communiquai pas même mes projets. Le lendemain j'achetai deux bons chevaux, mon domestique savoit fort bien conduire; je lui ordonnai de les atteler à ma chaise et de m'attendre à une porte de la ville que je lui désignai, où je devois le rejoindre à pied. De cette maniere chacun ignoroit notre secret, il n'étoit connu que du comte, de la jeune comtesse et de moi. A huit heures du soir, je me rendis dans une rue détournée, qui aboutissoit à l'hôtel; la comtesse qui, heureusement, avoit échappé à ses femmes, vint m'y joindre à onze heures. Comme elle étoit mise très simplement, nous traversâmes le faubourg sans être reconnus, et ayant trouvé mon domestique qui m'attendoit fidèlement à son poste, nous partîmes comme l'éclair, et au risque de crever nos chevaux, nous fîmes sans débrider les dix lieues qui nous séparaient du comte. Antoine, pendant toute la route ouvroit de grands yeux; il me croyoit devenu fou, et ne pouvoit sur-tout comprendre qu'après les chagrins que m'avoit causé la perte d'une maîtresse, je pouvois sur-le-champ faire deux cents lieues de chemin pour en enlever une autre. Mais lorsque nous eûmes rencontré le comte, il s'aperçut bientôt combien il s'étoit trompé.

Je voulus alors prendre congé de mon ami et de la comtesse, mais l'un et l'autre me représenterent qu'il serait fort dangereux que je retournasse à Vienne; que d'ailleurs je leur étois nécessaire pour leur sûreté et pour la décence qu'il leur convenoit d'observer. Nous étions sûrs d'être poursuivis; ce n'étoit pas le moment de perdre un tems précieux; je promis tout ce qu'on voulut, et nous fîmes une diligence extraordinaire, graces aux soins du comte, qui avoit fait précéder des courriers pour nous assurer des chevaux dans tous les postes où nous devions relayer. Comme d'ailleurs nous ne ménagions pas les ducats, tous les postillons nous servoient à merveille. Ce n'étoit pas une précaution inutile: peu d'heures après notre départ de Vienne, on s'aperçut de l'absence de la jeune comtesse; sa chambre fut fouillée, on y trouva le dernier billet de son ami, qu'elle avoit eu le malheur d'oublier. Ce

billet étoit clair; le complot de sa fuite y étoit détaillé, l'on n'eut besoin d'aucun autre éclaircissement; plusieurs couriers furent à l'instant dépêchés à notre poursuite; des ordres positifs furent donnés pour nous faire arrêter où que nous fussions dans l'Empire et même pour nous réclamer, si nous parvenions à gagner des pays étrangers. Cette poursuite nous fit courir bien des dangers, mais dans deux époques entr'autres, que je dois vous rappeler. Nous avions deux voitures, celle du comte et la mienne. Arrivés à Francfort, cette dernière se trouva légèrement endommagée, et on alloit y faire une réparation nécessaire, pour laquelle on ne demandoit qu'une heure de tems. Je m'y opposai, je préférâi de l'abandonner, plutôt que de consumer un temps qui pourroit nous coûter cher; nous nous trouvâmes fort bien d'avoir fait ce sacrifice, car au même instant que nous sortions de cette ville, plusieurs cavaliers qui nous poursuivoient, entroient par la porte opposée. Nous fûmes le lendemain exposés à un plus grand danger au passage du Rhin. Nous avions laissé la route ordinaire pour nous approcher de ce fleuve, qui sert de limite aux terres de l'Empire et au-delà duquel une fois parvenus, nous étions à l'abri de toute recherche. Déjà notre voiture étoit sur une de ces larges barques qui y sont placées au lieu de pont, et nous allions y monter nous-mêmes, lorsque nous fûmes atteints par quatre cavaliers, qui dès qu'ils nous apperçurent, crièrent aux bateliers d'arrêter! Ceux-ci vouloient obéir, mais le comte, en leur mettant le pistolet sur la gorge, les força à faire usage de leurs rames, tandis que moi et Antoine menacions de brûler la cervelle au premier d'entre les cavaliers qui feroit un geste, ou qui prononceroit une parole. C'est ainsi que nous traversâmes le fleuve, en les laissant sur le bord opposé, témoins de notre passage. Nous touchâmes enfin l'Alsace, terre de sûreté; nous la traversâmes; puis une fois rendus à *** (Pierrefontaine près Blamont), le mariage de nos amans y fut publiquement béni. C'est alors que je leur fis mes adieux, ne voulant point, malgré leurs sollicitations, retourner dans le lieu qu'habitoit Emilie. Comme cependant après ce qui s'étoit passé, l'Allemagne auroit pu me devenir funeste, je me rendis à Paris...

